

Ciné-Bulles

Les meilleures intentions / *Les Destinées sentimentales*

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 1, automne 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/33643ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2000). Les meilleures intentions / *Les Destinées sentimentales*. *Ciné-Bulles*, 19(1), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les meilleures intentions

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Dans le paysage de la cinématographie française, Olivier Assayas est ce qu'on pourrait appeler un «cas». Laborieux, son cinéma relève manifestement d'une pensée au travail, qui cherche à s'articuler en s'adressant essentiellement à l'intelligence conceptuelle du spectateur. Les personnages du cinéma d'Assayas, situé dans un décor contemporain (**Irma Vep, Fin août début septembre**) à l'exception des **Destinées sentimentales**, nous touchent à long terme (mais nous bouleversent peu pendant l'expérience du visionnement) par leur besoin de s'aménager, dans le désordre de la vie quotidienne et de son temps fragmenté, quelques îlots de paix, souvent par l'entremise d'une relation privilégiée. Malgré cette quête torturée (ou à cause d'elle), les films d'Assayas ont un côté froid, presque schématique: ce qui compte, c'est que le cinéaste transmette d'abord ses idées, tandis que l'identification affective ne cesse d'être court-circuitée par un montage elliptique, des dialogues qui pèchent par excès d'introspection, et une caméra souvent trébuchante, un montage fragmenté et retors.

Quelle n'est pas notre surprise alors de voir ce cinéaste rattaché aux angoisses énervantes d'une faune plutôt parisienne s'attaquer à une «fresque sentimentale» couvrant presque, comme le ferait un film de Bille August, l'étendue d'une quarantaine d'années (du début du siècle à l'aube de la Seconde Guerre mondiale), pour raconter l'histoire d'un couple.

Inspiré du roman éponyme de Jacques Chardonne, **les Destinées sentimentales** évoque essentiellement la vie d'un pasteur protestant, Jean Barnery (Charles Berling) qui abandonnera les ordres pour l'amour de Pauline (Emmanuelle Béart) et pour prendre la relève d'une entreprise familiale, des porcelainiers de Limoges. Le film commence par une accumulation de ruptures — d'abord le divorce de Jean d'avec une «féministe avant la lettre» (Isabelle Huppert, magnifique). Ruptures au niveau économique aussi, car l'industrialisation modifie tranquillement le paysage des affaires familiales. Puis, de ce désordre initial, **les Destinées sentimentales** s'attache à la recherche d'une

certaine stabilité des personnages finalement trouvée dans le couple, alors que l'époque, elle, est fuyante, roulant manifestement trop vite pour ne pas en égarer plus d'un.

Un peu comme Wong Kar-Wai le fait dans **In the Mood For Love**, le récit, qui prend le pari «sobre» de ne conter l'histoire que pour autant qu'elle intéresse le couple étroit Charles Berling/Emmanuelle Béart, effectue sans prévenir — interrompant souvent les scènes dans le vif, comme une rupture arbitraire — d'énormes enjambées temporelles. Et dont le spectateur ne prend la mesure qu'au fil des allusions glissées dans les dialogues. Procédé exemplaire d'un film qui sollicite d'abord l'attention intellectuelle, pour qu'elle «traite» l'information qu'on lui soumet, comme si l'effort déployé pour la simple compréhension de l'histoire n'était qu'un procédé de diversion, une couche de rébarbativité volontaire propre à garder l'esprit en éveil face à un récit qui serait, autrement, soporifique.

Aussi, malgré des moyens manifestement imposants, Assayas entretient dans son film un côté esquissé, rude et poreux. Les scènes s'interrompent dès qu'un personnage, particulièrement celui de Charles Berling, s'apprête à faire un discours (qu'il s'agisse de son dernier sermon à l'église ou d'un exposé sur l'architecture de son usine de porcelaines). Et Olivier Assayas s'amuse à filmer, en ouverture, un bal costumé en y lançant une caméra tenue à la main et délibérément déroutée. Parfois, aussi, les raccords au montage semblent procéder d'un détournement narratif, où les liens ne se font plus par ce qui se trouve à l'avant-plan, mais en périphérie de l'image: si tel plan suit une calèche longeant une colline au sommet de laquelle se trouve une maison, il y a de bonnes chances pour que le plan suivant enchaîne avec non pas les passagers du véhicule ou sa destination, mais sur la maison elle-même. Déplacement incongru, détournement de l'intérêt narratif du plan: la voiture n'est plus que la voiture de personne, seulement «une voiture qui passait par là», une diversion visuelle pour amener un élément qui lui est étranger.

Les Destinées sentimentales



Charles Berling (Jean Barnery)
et Emmanuelle Béart
(Pauline) dans
les Destinées sentimentales
d'Olivier Assayas

Il en résulte alors, dans le registre du film d'époque ou du «film en costumes», et contrairement à la beauté contemplative d'un **Barry Lyndon** ou le musée de la mémoire du **Temps retrouvé**, une œuvre en mode mineur, travaillée comme un meuble aux contours frustes, grossièrement taillé: la «tessiture» narrative du film accuse les coups du rabot, pour fabriquer une histoire correcte mais dont la précision même semble s'étaler dans le vide, à l'image de cette vaisselle crayeuse, au ton ivoire, que parvient à créer l'usine de Barnery à la suite de laborieux efforts: représentant symbolique d'une certaine tradition, d'une manière sobre de faire, qui se perd et n'est plus appréciée.

Malgré son désir de revenir à une sorte de mise à plat des choses, Olivier Assayas, en adaptant le témoignage très pointu de l'écrivain Jacques Chardonne — qui a écrit **les Destinées sentimentales** pour rendre hommage à d'illustres cousins porcelainiers de Limoges, appelés Haviland — accomplit donc un film dont on sent la précision documentée, un film dans lequel l'amour des vieilles choses constitue, si ce n'est le salut d'un artisanat, du moins le salut de ses artisans. Mais pour donner la mesure de ce salut, supporté également par l'amour de son couple, Olivier Assayas semble avoir travaillé à partir de contraintes précises et pas toutes surmontées. La concentration elliptique de son troisième volet, où les enjambées temporelles deviennent de plus en plus larges entre des scènes en elles-mêmes plus longues, tend à

réduire 25 années de vie au rang d'une esquisse. Et l'épreuve du vieillissement des personnages s'en ressent: le physique d'Emmanuelle Béart, qui doit passer de jeune fille de 20 ans à la femme de 55 ans, résiste aux traces de l'âge — celui de Berling aussi, qui fait un mourant peu crédible. Ainsi, malgré l'accumulation des signes voulant témoigner de son passage, il semble que dans **les Destinées sentimentales**, le temps ne passe pas.

Il ne nous reste alors, après coup, que la réminiscence d'un film dont les portraits psychologiques sèment un trouble diffus: celui d'individus mal préparés aux changements radicaux qu'apporteront les périodes du siècle, leur conscience douloureuse du fait qu'il y a là aussi la perte de quelque chose. En somme, **les Destinées sentimentales** entretient un dialogue discret avec l'époque actuelle en décrivant, de biais, la mort d'une économie qui semblait encore garder des proportions humaines, et confier son évolution au temps cyclique des saisons plutôt qu'à celui, massif et emporté, de l'industrialisation. Mais il demeure aussi, au fond, un film hautement théorique qui ne risque pas de réconcilier l'ennemi du «film à costumes» avec le genre. Fidèle aux films d'Assayas, donc, **les Destinées sentimentales** donne davantage à penser qu'à ressentir. Mais parions encore que son discours, qui aspire de façon parfois si compliquée à un retour aux choses simples, pourra mûrir dans l'esprit du spectateur pour y laisser quelques nobles traces. ■

Les Destinées sentimentales

35 mm / coul. / 180 min /
2000 / fict. / France-Suisse

Réal.: Olivier Assayas
Scén.: Olivier Assayas
et Jacques Fieschi,
d'après le roman
de Jacques Chardonne
Image: Éric Gautier
Son: Jean-Claude Laureux
Mus.: Guillaume Lekeu
Mont.: Luc Barnier
Prod.: Arena Films / TF1
Films Productions / CAB
Productions
Dist.: Les Films Séville
Int.: Emmanuelle Béart,
Charles Berling, Isabelle
Huppert, Olivier Perrier,
Dominique Raymond